

## EXTÉRIEUR.

## RUSSIE.

Petersbourg, le 1<sup>er</sup> juin.

S. M. l'Empereur va faire, ces jours-ci, un voyage en Finlande, pour visiter dans toutes ses parties cette nouvelle province de son Empire. S. M. l'Impératrice, les grands-ducs et grandes-duchesses se rendent à Paulowski pour y jouir de la belle saison. L'ambassadeur suédois, M. le baron de Stedingk, est toujours à Revel avec sa famille, attendant une frégate suédoise qui doit venir le prendre, et qui n'est pas encore arrivée.

— M. le baron de Bender, conseiller de légation autrichienne, est arrivé ici de Berlin. Il remplira provisoirement les fonctions de chargé d'affaires de la cour de Vienne jusqu'à l'arrivée du prince de Starhemberg, nommé ambassadeur à la place du comte de Meerfeldt : celui-ci se dispose à retourner à Vienne.

— La suite du rapport officiel sur les opérations de l'armée ne parle que des succès obtenus par nos troupes, et de la proposition que le général Klingspor avait faite de mettre bas les armes, mais à des conditions telles qu'on n'a point jugé à propos de les accepter.

(Journal de l'Empire.)

## DANEMARCK.

Copenhague, le 11 juin.

Hier matin, le vaisseau de ligne anglais stationné près de Hveen arriva à toutes voiles dans nos parages, dans le dessein apparentement de délivrer quelques-unes des prises que l'on amenait ici de Dragoe; mais il s'engrava près de Gragen, et on n'est pas encore parvenu à le remettre à flot.

— On a reçu un rapport du lieutenant de marine C. Wulff, qui annonce que, le 3 de ce mois, il a pris sous Tauris, près de l'île de Lalland, le brick anglais *Fickler*, de 12 canonnades de 18, deux pièces de canon du même calibre, et 50 hommes d'équipage; il l'a conduit à Naskow. Cet officier ayant mis à la voile de Feyve, avec les quatre chaloupes canonnières qu'il avait sous ses ordres, vers sept heures du matin, signala bientôt le brick ennemi, et le vent étant tombé, il prit la résolution de l'atteindre à la rame. Au bout de deux heures, il se trouva à la portée du canon de l'ennemi, et aperçut en même temps à deux milles et demi au sud une frégate, à laquelle le brick faisait des signaux. Mais, grâce au calme qui régnait, il jugea que ce nouvel ennemi n'était point à craindre; il avança donc en faisant un feu violent et soutenu de mitraille, résolu à tenter l'abordage; mais dès qu'il fut à portée de fusil, l'ennemi fit signal qu'il se rendait. Le lieutenant Wulff monta à bord du brick et en prit possession. Le capitaine ennemi, John Watsen Skinner, avait été tué par un coup de mitraille à la tête, et sept hommes étaient blessés. Le brick a beaucoup souffert dans ses mâtures et cordages. Par un bonheur particulier, nous n'avons eu dans l'action qu'un seul blessé; c'est le brave lieutenant G. Grotschilling, qui, par son courage et sa présence d'esprit, a beaucoup contribué au succès de l'affaire: un coup de mitraille lui a fracassé le bras droit. Pour récompenser le lieutenant Wulff, S. M. a ordonné que, dès que le brick serait réparé, il en prendrait le commandement. (Publiciste.)

— Le succès que nous venons d'avoir dans le combat du 9, fait d'autant plus d'honneur à nos marins, que notre flottille qui n'était composée que de 20 chaloupes canonnières, avait affaire à 7 vaisseaux de guerre anglais; elle en a forcé un d'amener pavillon, et a contraint les autres à se réfugier sur la côte de Suède, laissant 11 bâtimens du convoi en notre pouvoir. Il est vrai que l'espece de calme qui a régné pendant l'action, aidait beaucoup à la justesse du pointage de nos pièces de gros calibre. Le carnage a été très-considérable à bord des vaisseaux anglais, tandis que la plupart de leurs coups de canon passaient beaucoup au-dessus de nos chaloupes. Nos marins ont admiré le sang-froid des Suédois, dont la flottille était mouillée derrière Saltholm; au lieu de prendre part au combat, ils ont tranquillement contemplé la défaite des Anglais leurs alliés. Si nous avions eu près Dragoe quelques-uns de nos corsaires,

nous aurions pu prendre une trentaine de bâtimens du convoi anglais. Une partie de ceux qui sont en notre pouvoir sont chargés de cochenille, indigo, café, sucre, etc.

— L'intérêt dont il est, pour la Norwège, d'épargner les vivres et fourrages jusqu'à la récolte prochaine, a déterminé la commission administrative à assujettir à un impôt tous les chevaux et chiens de luxe.

— Jamais la pêche du hareng n'avait été aussi abondante que cette année, sur la côte de Norwège; malheureusement le sel y est rare et par conséquent fort cher.

(Journal de Paris.)

## ALLEMAGNE.

Vienne, le 11 juin.

S. A. I. le grand-duc de Wurzburg est logé à la chancellerie: on croit que ce prince ne séjournera ici qu'une quinzaine de jours.

— S. A. I. l'archiduc Jean est déjà de retour dans cette capitale.

— M. le comte Léopold de Collovrath, ministre d'Etat et de conférences pour l'intérieur, a obtenu sa démission; il est remplacé par M. le comte de Zinzendorf.

— On mande de Trieste qu'il y est arrivé trois bâtimens américains avec de fortes cargaisons de café, de bois de teinture, et autres marchandises coloniales.

— Il est arrivé ici, depuis peu plusieurs négocians de Suisse et de France, qui ont fait des achats considérables en coton. Le quintal de celui de Macédoine est monté à la somme exorbitante de 425 florins. Les parties de coton qui arrivent successivement sont vendues, pour ainsi dire, avant d'être déchargées, et les acheteurs ne se montrent pas difficiles.

(Journal de l'Empire.)

Hambourg, le 17 juin.

Le commandant de la place et M. le sénateur Schulte, accompagnés d'un détachement de dragons de Hambourg, sont partis d'ici hier matin pour aller à la rencontre de S. A. le prince de Ponte-Corvo, et l'ont attendu à Flothbeck (terre appartenante à M. le baron de Voght et non de Voss), où ce prince a établi son quartier-général.

— Toutes les troupes en garnison ici, tant françaises que Hollandaises et hambourgeoises, doivent prendre les armes à trois heures et demie, et se rassembler hors de la ville dans la plaine dite du Saint-Esprit, pour être passées en revue par S. A. S. le prince de Ponte-Corvo.

— On écrit des environs de Wismar, du 7 juin, que le premier jour de Pentecôte une grêle épouvantable a exercé ses ravages dans plusieurs districts, et sur-tout à Rügow. Les grêlons pesaient une demi-livre, et il est tombé des morceaux de glace de la grosseur d'une demi-tuille: tous les environs ont été dévastés. Les chevaux et les bêtes à cornes s'étaient serrés fortement les uns contre les autres en poussant des mugissemens; beaucoup de ces animaux ont été blessés. Toutes les fenêtres des maisons, ainsi que les tuiles des toits, ont été brisées; tous les arbres à fruits sont détruits et les champs ravagés. On ne se rappelle pas d'avoir vu dans ce pays un semblable désastre. (Publiciste.)

## ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 16 juin.

Un décret royal du 6 juin, porte ce qui suit:

Tous établissemens de loterie existans à Brunswick, à Cassel, à Osnabrück, ou en tous autres lieux du royaume, sous quelque titre et dénomination que ce soit, sont et demeurent supprimés, à compter du jour de la publication du présent décret: il leur sera libre d'achever tous les tirages dont les plans sont distribués.

A compter du 1<sup>er</sup> août de la présente année, il sera établi à Brunswick une loterie par classes, sous la dénomination de *Loterie royale de Westphalie*.

L'administration de cette loterie sera confiée à des entrepreneurs dont la gestion sera sous la surveillance immédiate du préfet.

Cette loterie sera la seule autorisée dans toute l'étendue de notre royaume, et les entrepreneurs y auront le débit exclusif de leurs billets.

Sauf les restrictions qui résultent de l'art. 1<sup>er</sup>, il est expressément interdit à nos sujets de s'intéresser dans les loteries étrangères, sous peine de confiscation, au profit de notre fisc, des billets et gains qui pourraient en résulter, et qui seraient saisis circulant dans le royaume.

Les entrepreneurs de la loterie royale de Westphalie ne pourront s'écarter, sous quel prétexte que ce soit, du plan qui sera approuvé par le gouvernement.

Aucuns plans, prospectus et publications ne pourront avoir lieu de la part des entrepreneurs avant le commencement de chaque tirage, sans l'approbation du préfet.

(Journal de Paris.)

## ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 20 juin.

Hier matin après la messe, S. A. I. le prince vice-roi a admis à son audience une députation des trois nouveaux départemens du Métauro, du Musone et du Tronto. Les députés ont présenté à S. A. I. l'hommage des sentimens de fidélité et de reconnaissance, dont les peuples de ce pays sont pénétrés pour S. M. I. et R. Son Alt. a daigné entretenir long-tems les députés et les interroger sur tout ce qui peut contribuer au bonheur de leurs concitoyens.

(Journal de l'Empire.)

## INTÉRIEUR.

Dijon, le 23 juin.

La vaccine se propage rapidement dans tous les villages de notre département. Désabusés sur un danger imaginaire et devenus plus éclairés sur les bienfaits de cette opération, les parens s'empressent de soustraire leurs enfans aux maux qu'entraîne après elle la petite-vérole. Les magistrats municipaux, aux soins desquels on doit cette heureuse révolution dans les esprits, secondent de tout leur pouvoir les hommes généreux qui rendent aux enfans des campagnes le service important de les vacciner gratuitement.

Vesoul, le 18 juin.

Plusieurs bêtes féroces se sont cantonnées cette année dans les bois et dans les montagnes qui nous environnent; de là elles font des incursions dangereuses dans les champs et dans les villages où elles commettent beaucoup de dégâts. Le 2 de ce mois entre autres, une louve suivie de cinq louveteaux, parcourut en plein jour le village de Breurey, dont tous les hommes se trouvaient au bois à travailler, et ayant rencontré sur son passage un enfant de cinq ans, la cruelle bête l'emporta et l'a dévoré. Jusqu'à présent on n'a pas réussi à tuer aucun de ces animaux sur lesquels néanmoins on a beaucoup tiré. Ils sont très-alertes et très-fuyards, mais on leur prépare une grande battue, dont on espère plus de succès. On croit avoir remarqué que l'espece qui se montre en ce moment a le museau plus pointu que le loup commun.

Bruges, le 25 juin.

Le grands succès obtenus depuis quelques années dans la capitale de l'Empire, par des élèves de l'Académie de Bruges, redoublent encore, s'il est possible, l'intérêt que les habitans de cette ville ont toujours attaché à cette école; en voyant ici distribuer à nos élèves les prix qu'ils ont obtenus de leurs premiers efforts, nous formons pour chacun d'autres espérances. Nous cherchons au moins à démêler entr'eux ceux dont la physionomie et les essais annoncent le plus d'ardeur et de talens, et qui promettent d'obtenir un jour une palme encore plus précieuse.

La distribution des prix qui a lieu tous les deux ans, et qui s'est faite mardi 21 de ce mois, a fait éclater ces sentimens; l'affluence des spectateurs à l'Académie, la joie qui animait dans toute la ville les personnes de toutes les classes, les ornemens dont toutes les maisons étaient décorées, l'empressement à suivre le cortège des élèves couronnés, les signes particuliers de réjouissance qui distinguaient les habitations voisines des leurs,



tant présentait l'aspect d'une fête dans cette ville dont tous les habitans semblaient ne former qu'une seule famille.

Des médailles représentant les traits de notre immortel souverain formaient les prix, et ont été distribuées aux élèves couronnés.

Un discours de M. Roels, secrétaire de l'académie, a offert, avec précision et élégance, des préceptes et des encouragemens aux élèves.

M. le préfet, qui préside toujours à cette intéressante solennité, avant de remettre à M. Emmanuel Bogaert, le premier prix qu'il avait remporté, a fait connaître que les efforts et les succès du concours de cette année, avaient surpassé ceux des concours précédens; il en a félicité les élèves et MM. les directeurs de l'Académie, en engageant ceux-ci à déployer une volonté forte pour donner enfin à l'établissement de l'Académie tout l'accroissement dont il est susceptible, et que les secours de l'administration et la protection du gouvernement ont rendu facile.

(Journal de la Lys.)

Paris, le 26 juin.

QUATRIÈME SÉANCE DE LA JUNTE ESPAGNOLE.

Bayonne, le 21 juin 1808.

(Traduction.)

Le 21 juin à midi la Junte s'est réunie dans le lieu accoutumé de ses séances.

S. E. M. le président a invité les membres qui le désireraient à prendre la parole pour discuter le projet de constitution qui avait été lu dans la dernière séance.

Don Pedro de Isla, député du commerce de Burgos, a lu un discours soigneusement travaillé, dans lequel après avoir fait un éloge étendu et raisonné de la constitution que le peuple espagnol va recevoir, il a cherché à prouver qu'il serait avantageux de laisser subsister la douane de Burgos pour la perception des droits sur l'extraction des laines fines, une des principales richesses d'Espagne, fondant son opinion sur l'ancienneté de cet établissement et sur les facilités qu'elle offre pour ce commerce si important.

L'assemblée s'étant occupée de quelques objets de détails, la séance a été levée.

## LOTÉRIE IMPÉRIALE.

TIRAGE DE BRUXELLES, du 17 juin.

55. 60. 29. 79. 49.

## LITTÉRATURE.

*Du génie des Peuples anciens* ou tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers tems connus, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, par madame V. de C\*\*\*. (1).

Il est une question sur laquelle on dispute sans cesse et que l'on n'est pas encore parvenu à résoudre : c'est de savoir si les femmes sont propres aux sciences et aux lettres, et quel est le genre d'ouvrage qui leur convient le mieux. On a vu des écrivains leur accorder tous les talens; d'autres leur refuser le droit de prétendre à aucun. Elles ont eu des siècles entiers en leur faveur et des tems où leur ont été contraires; le nôtre, sauf d'honorables exceptions, me paraît de ce nombre; et soit que les femmes aient moins d'instruction véritable, ou que nous soyons plus exigeans, soit qu'elles aient excité notre jalousie, il est certain qu'elles trouvent plus de Zoïles que d'Aristarques. Je n'entreprendrai point de décider entre leurs détracteurs et leurs apologistes; *non nostrum tantas componere lites*; mais il me semble que notre sévérité à leur égard tient moins à la supériorité de nos talens qu'aux changemens survenus dans nos mœurs et aux grands événemens qui nous occupent. Nos pères aussi passionnés qu'ignorans combattaient pour les dames et les laissaient étudier pour eux; ils aimaient à rencontrer dans les femmes autant d'instruction que de beauté, et plus elles réunissaient des connaissances sérieuses à des qualités aimables, et plus ils croyaient leur devoir d'hommages. Ils allaient même jusqu'à leur faire le sacri-

fice entier de leur amour propre; et soit galanterie, soit franchise, ils avouaient bonnement qu'ils leur étaient inférieurs dans tous les ouvrages de l'esprit. On vit dans le 16<sup>e</sup> siècle plus de vingt volumes fort ennuyeux, écrits par des hommes sur ce sujet, et il faut en convenir, leur style décide la question aussi bien que les arguments qu'ils renferment. Elles étaient sans doute bien séduisantes ces femmes qui savaient inspirer aux hommes un si grand enthousiasme et surtout une si grande modestie, qui obtenaient d'eux tous les sacrifices en ne demandant que des hommages. Telle devait être cette duchesse d'Etampes que l'on appelait *la plus savante des belles, et la plus belle des savans*; cette Marguerite de Navarre, l'aimable sœur de Henri, et surtout l'infortunée Marie Stuart qui, douée de tous les dons de la nature et victime de tous les coups du sort, fut à-la-fois la plus belle, la plus spirituelle et la plus malheureuse femme des deux royaumes qu'elle gouverna. Ses discours latins firent l'admiration de la cour et l'on aime à se rappeler les touchans adieux qu'elle adressa dans notre langue au *plaisant pays de France* dont elle s'éloignait tristement. Ces tems de la chevalerie disparurent, et les femmes perdirent avec eux toutes les prérogatives de leur puissance. Peut-être négligèrent-elles aussi de cultiver les talens qui les leur assuraient. Les ouvrages sérieux dont elles s'occupèrent par la suite parurent sous une forme scholastique et pédantesque qui était devenue le goût de leur siècle. Leurs ouvrages d'imagination étaient écrits avec affectation et paraissaient plus au ridicule que ceux des hommes parce qu'ils étaient dépourvus des grâces qui sont leur plus grand avantage. Cependant lorsqu'au travers de ce mauvais goût il paraissait quelque femme d'un esprit agréable, ou d'une éducation sérieuse, elle retrouvait les mêmes succès. On vit sous le règne de Charles IX, une duchesse de Reiz étonner la cour par son érudition et son éloquence. Sous celui de Louis XIV, une abbesse de Fontevault, de la famille spirituelle des Mortemars, traduisit le *banquet de Platon* et envoya sa traduction à Racine qui avait commencé et abandonné le même travail, rebuté autant par l'obscurité du texte que par les inconvénances du sujet; il est singulier qu'une femme et une abbesse ait été moins effrayée que lui de ces deux obstacles, et soit parvenue à les vaincre. Sous le règne suivant la célèbre M<sup>me</sup> Dacier fut presque la seule qui se présenta dans cette carrière des lettres abandonnée par les femmes, et qui mérita les anciens suffrages. Dans les disputes mêmes que ses principes en littérature excitèrent, ses adversaires eurent pour elle des égards qu'elle n'eût pas toujours pour eux. Ces exemples de femmes qui ont eu le courage de se livrer à des études sérieuses sont devenus encore plus rares de nos jours, et il faut moins s'en prendre à la frivolité des femmes qu'à la sévérité de nos jugemens, et surtout à la mode qui s'est conservée depuis long-temps à cet égard; la mode, cette souveraine invisible, dont il est si difficile, pour les femmes surtout, de braver l'empire. Les fantômes d'Armande et de Philaminte, et les sentences du bonhomme *Chrysale* sont encore des objets d'effroi présens à tous les yeux, et le génie de Molière semble avoir outrepassé en eux sa puissance. C'est ainsi que le roman immortel de Cervantes a plus contribué qu'on ne le croit à la corruption des mœurs, en détruisant entièrement des institutions dont il suffisait peut-être de modérer les abus. Le ridicule est comme l'ours de la fable qui tue l'homme pour écraser la mouche. Pourquoi vouloir en effet empêcher quelques femmes dont l'esprit a été plus orné et l'éducation plus sérieuse, de consacrer à l'étude et aux lettres le tems que l'ennui prend aux autres? Lorsque des circonstances particulières ou des malheurs ont restreint leurs affections et diminué leurs devoirs, pourquoi leur ôter cette consolation, ce moyen que l'imagination emploie pour se déguiser ses peines, pour remplacer ses illusions ou remplir l'espace effrayant de l'avenir, si le besoin d'une trop prompte renommée ne leur trace pas alors une route détournée? si, au lieu d'inventer des ouvrages dangereux, elles se bornent à des écrits légers, ou, ce qui est encore mieux, à des études sérieuses; si leur conversation n'en devient pas plus pédante, leur caractère plus impérieux, leur style même pas plus affecté, n'ont-elles pas des droits à des encouragemens et à des éloges?

Je ne sais jusqu'à quel point ces observations peuvent convenir à M<sup>me</sup> V. de C\*\*\*; mais si l'on peut juger d'un auteur par son ouvrage, il me semble que ce portrait ne lui est point étranger. Le plan qu'elle s'est proposé est d'examiner les différens écrits des anciens, pour juger d'après eux de la marche de l'esprit humain et du degré de perfection où les peuples sont parvenus progressivement. « On ne trouve dans l'Histoire ancienne, dit-elle, que les commencemens de la civilisation; mais il y a dans la marche des plus anciennes nations, quelque chose d'imprévu où l'homme se montre mieux. De sorte que l'étude que nous en pouvons faire, offre bien davantage à la méditation et à tous les genres d'intérêt. Je me propose d'étudier les caractères des écrits de l'antiquité relativement aux époques de leur composition, et à l'état des nations dont res-

pectivement ils ont été l'ouvrage. » Une étude aussi profonde, une entreprise aussi hardie, aussi étendue, suppose toujours une forte volonté, une instruction première et une persévérance qu'il est rare de rencontrer dans les femmes, par la raison même que leurs dispositions sont différentes des nôtres; que leurs organes sont plus faibles ou plus flexibles; qu'elles aperçoivent plutôt les légères nuances que les grands résultats. La manière dont elles envisagent un sujet acquiert un degré d'intérêt nouveau pour nous. L'examen des auteurs connus redevient piquant, reprend une couleur nouvelle par les nouveaux aperçus qu'il leur suggère; la grâce peut alors suppléer chez elles à une critique plus exercée: des observations fines, à un jugement plus décisif. C'est en effet ce que l'on remarque dans l'ouvrage de M<sup>me</sup> V. de C\*\*\*, qui ne manque pourtant pas de la force et de l'élévation qui conviennent à plusieurs parties du sujet. L'immense tableau qu'elle a voulu tracer renferme toutes les richesses des sciences, des arts et des lettres, dans les différentes époques de l'histoire ancienne.

La poésie commence cette chaîne brillante des productions du génie; semblable à Minerve qui l'inspira, elle sortit toute armée d'un cerveau divin; elle dut à Homère son origine et sa perfection. Fille des Dieux et compagne des Héros, elle chanta les Héros et les Dieux; elle conduisit les prophètes dans la Terre promise, et les successeurs d'Homère sur les sommets du Parnasse et de l'Hélicon. Elle fit de ses disciples des théologiens, des législateurs et des monarques: la harpe de David usurpa le trône d'Israël, et la lyre d'Orphée civilisa les peuples de la Thrace. Les poètes, sous le nom de Sophistes, gouvernèrent longtems la Grèce par le seul empire de l'éloquence, de la morale et de la raison. C'est de leur école que sont sortis ces hommes célèbres des premiers âges, Aristide, Miltiade, Thémistocle, Cimon, qui donnèrent à leur patrie la liberté, et au Monde l'exemple des vertus. Mais bientôt le désir vague d'une science inconnue, le besoin de percer les mystères de la Nature, fit oublier à ce peuple aimable les études qui convenaient le mieux à son caractère. Les beautés des arts, les charmes de l'éloquence et des vers, et les récits naïfs de l'histoire disparurent devant des raisonnemens obscurs et frivoles. Tourmentés du besoin de connaître, les Grecs ne se laisserent plus le tems de jouir et négligèrent à la fois tous les avantages de la guerre et toutes les douceurs de la paix. Aussi difficiles sur le bonheur qu'ils l'avaient été sur la gloire, ils étudient le monde et la vie, et se livrèrent à la fureur des systèmes, aux disputes philosophiques, à toutes les subtilités des arguments. Les successeurs de Socrate, dit Condillac, se sont partagé l'empire de l'esprit, comme ceux d'Alexandre celui des armes. La belle contrée de la Grèce se vit abandonnée aux sophistes, aux philosophes, aux orateurs et aux soldats. Il fallut se décider entre les sectes italiennes, ioniques et éléatiques; choisir le lycée, l'académie, le portique, ou d'autres écoles dont les raisonnemens encore plus obscurs ressemblaient, suivant le stoïcien Cléanthe, à des instrumens de musique qui font du bruit et ne peuvent pas s'entendre eux-mêmes. Un tel peuple qui n'avait su conquérir que son indépendance et fonder que quelques vains systèmes au lieu d'institutions sociales, devait bientôt retomber sous la domination de barbares plus belliqueux, ou plus opiniâtres que les soldats du grand roi. Les Romains y portèrent bientôt leur ignorance et leur courage, et enleverent à ces discoureurs la patrie des héros et les productions du génie. Il dut paraître étrange à ce peuple grossier de se partager un butin composé de trépiéds d'or, de statues de bronze et de marbre, au lieu des bestiaux et des esclaves qu'il enlevait à ses voisins. Le laboureur du Latium dut être étonné de boire dans une coupe travaillée par le divin Alcimédon, et d'entendre pendant ses repas des vers d'Homère et de Tyrée, chantés sur une lyre d'ivoire. Eblouis par l'orgueil des conquêtes, les Romains surent quelque tems à comprendre qu'il pût exister un autre genre de gloire: mais bientôt jaloux de cette nouvelle grandeur, avant même de pouvoir l'apprécier, ils osèrent y prétendre. Au milieu des cris de guerre, des discordes civiles, la voix de l'éloquence retentit dans le *Forum*. La philosophie troublée dans les jardins de l'Académie, vint habiter les bois tranquilles de Tusculum: Cicéron y fit oublier Démosthènes et Platon. Virgile rivalisa Homère; Horace apprit comment l'on pouvait égaler Pindare et le génie du siècle d'Auguste en fermant le premier le temple de Janus, ouvrit celui de Minerve et des Muses. C'est à ce regne célèbre que M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* s'est attachée; effrayée peut-être des tems qui l'ont suivie, et ne voulant renfermer dans son cadre heureux que la grandeur des peuples sans affliger par le tableau de leur décadence. Elle s'est épargné l'examen de ces siècles de deuil qui sont en quelque sorte l'expiation des autres; de ces tems où les lois sont sans vigueur, la vertu

(1) Quatre volumes in-8°. — Prix: 24, et 30 fr. par la poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n<sup>o</sup> 9, vis-à-vis celle du Pont de Lody; et chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup> 17.



sans hommage, le malheur sans pitié, et où les tyrans eux-mêmes dégénérés n'ont plus de puissance que dans la faiblesse d'un peuple avili. Elle nous a peint les Grecs de Lycorgne, de Solon, d'Alcibiade et de Périclès, les Romains de César et d'Auguste. Nous n'entreprendrons point de suivre M<sup>me</sup> de C\*\*\* dans le long et intéressant examen qu'elle fait de toutes ces époques, il faudrait écrire un ouvrage pour analyser le sien et pour citer seulement les observations spirituelles qui accompagnent ses jugemens et qui sont comme autant de guides dans ce dédale de faits, d'écrits, de systèmes. Leur lecture repose dans cette marche rapide, et l'on peut dire de son ouvrage ce qu'elle dit du sujet qu'elle traite. « Le tableau qu'il renferme est d'un intérêt que le cœur, l'esprit, l'imagination partagent. Plein d'images vertueuses, paisibles, consolantes, on se plaît à s'y retrouver, à s'y placer en quelque sorte, et l'on croit fuir au sein de tentes hospitalières, le bruit importun qui dans nos cités bourdonne journellement autour de nous. »

Attentive à donner à chacune de ces réflexions la couleur qui lui est propre, on remarque dans son examen des livres hébreux plus de profondeur : dans celui des Grecs plus de philosophie et de grâce. « Heureux, dit-elle en parlant des premiers, ceux qui n'auront point appris à apprécier le bienfait de ces accens antiques. Un cœur pénétré se fait aux prophètes : c'est le trésor et le secret du malheur. » En effet, il n'est peut-être point de lecture qui par son élévation au-dessus des choses de la terre, soit d'une aussi grande consolation dans les tourmens du cœur et dans le malheur des tems. Heureux celui que des peines quelconques n'ont point obligé à chercher ainsi une force factice dans ces régions élevées ; qui, ne connaissant de plaisirs que ses devoirs ou de chagrins que des contrariétés, trouve assez de charmes à la vie dans le cercle tranquille de ses liens, dans le retour méthodique de ses habitudes :

*Dulces pendunt circum oscula nati, etc.*

« Le livre de Job, dit l'auteur, nous offre à cet égard une importante leçon de morale ; il nous défend d'inculper le malheur et partant d'accuser la justice de Dieu ; si les maux de la vie en effet ne tombaient que sur le coupable, toute vertu serait bannie, il n'y aurait plus de conscience, et sans doute plus de pitié : les larmes d'un infortuné ne seraient qu'une expiation. »

« Les images que renferment les livres saints, dit ailleurs M<sup>me</sup> V. de C\*\*\*, sont de tous les siècles, parce qu'elles sont calquées sur la simple nature ; elles sont gracieuses et n'ont rien d'apprêté ; elles gardent leur fraîcheur et toute leur vérité à travers les traductions sans nombre qui en ont altéré les premiers ornemens. Tels les édifices majestueux que chaque âge restaure selon ses goûts, et dont l'emploi a changé mille fois : la grandeur de leur conception, la solidité de leur ensemble leur conserve leur caractère. »

Ces réflexions peuvent également convenir aux poètes célèbres de la Grèce, dont M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* analyse les ouvrages avec beaucoup de sentiment et de goût, en y mêlant le récit des événemens les plus marquans de l'histoire. Elle conduit Homère aveugle chez le berger qui l'accueille dans sa chaumière ; elle peint le vieillard de Théos dans les fêtes d'Athènes, où il couronnait de roses ses cheveux blancs, et Pindare faisant retentir sa retraite du chant des combats et de la louange des Dieux. « enfin Euripide, dont la lecture, dit-elle, doit être l'aliment de tous les jeunes poètes ; elle sert de nourriture à l'illustre Racine, qui sut à-la-fois imiter, corriger et surpasser son maître. L'étude des anciens est nécessaire pour soutenir l'essor du génie dans un siècle bruyant, où les relations multipliées font si souvent prendre le change sur les notions et sur les sentimens. Les monumens anciens respirent un calme et une fraîcheur qui reposent l'ame agitée, et lui permettent de comprendre, en s'écoulant mieux, les inspirations de la nature. La lecture d'Euripide offre aussi un moyen certain de bien connaître les mœurs grecques. Dans les sujets les plus anciens, il a peint les mœurs de son siècle, sans défigurer celles qu'il devait représenter ; ses sujets étaient nationaux, et l'origine de toutes les institutions se rattachait à leur époque. C'était une histoire de famille, ornée des accessoires que lui prête le ton du récit. Nous donnons à nos Paladins une teinte de cette politesse qui nous appartient à nous-mêmes, sans dénaturer leurs exploits, sans affaiblir leur caractère. »

Si ces observations sur les poètes sont à-la-fois justes et gracieuses, celles que l'auteur mêle à l'examen de l'histoire sont nobles et élevées ; elles sont dignes surtout des grands événemens qui se passent sous nos yeux, auxquels il est impossible de ne pas comparer sans cesse les plus hauts faits de l'histoire. « Le propre du génie est de saisir promptement l'ensemble de plusieurs rapports, et par eux une combinaison nouvelle, avec des résul-

tats encore dans l'avenir. Alexandre ne fit que traverser l'Egypte, et la circonférence d'une ville appelée aux plus brillans destins y fut tracée en sa présence. »

« Alexandrie devait offrir au commerce une route jusque-là inconnue, et frayer à l'Europe des relations lentes mais certaines avec l'Inde. C'était Alexandrie qui devait créer la puissance des Ptolémées ; c'était Alexandrie enfin qui pouvait expier la ruine de Tyr, et le génie commercial de cette antique cité avait besoin de trouver un refuge. »

C'est aux siècles futurs qu'il est également réservé de porter des jugemens sur les révolutions modernes des empires, dont nous sommes sans cesse distraits par nos occupations, et nos habitudes particulières. Ces événemens ont pour nous la grandeur, mais aussi le vague de la création, et nous ne pouvons souvent que deviner les résultats qu'ils préparent. *Caliginosa nocte premit Deus*. D'immenses monumens s'élèvent de toutes parts autour de nous ; mais il est un point éloigné d'où l'on pourra mieux apprécier leurs beautés ou connaître leurs défauts.

De tous les examens qui devaient entrer dans le plan de M<sup>me</sup> V. de C\*\*\*, le plus difficile sans doute et le plus compliqué, était celui de la philosophie des anciens, chaos de rêves et d'erreurs, de génie et d'ignorance ; amas de ténèbres où brillèrent quelques lumières, mais que le flambeau de la raison ne vint point éclairer. Cette étude abstraite fut le fanatisme des Grecs, comme la religion fut celui des peuples modernes ; elle divisa les uns en écoles, les autres en sectes, et produisit chez tous les deux de grands crimes et de grandes vertus.

« L'origine des choses, dit M<sup>me</sup> V. de C\*\*\*, était l'objet que, par toutes sortes de voies, l'esprit humain prétendait découvrir. La science et ses vérités, l'analyse des facultés intellectuelles, les opinions religieuses mêmes, tout entraînait dans ce grand problème, et ceux qui prétendaient le résoudre prenaient le change à chaque instant entre les abstractions et les réalités. »

« On ne saurait, d'après d'incertaines citations, se flatter d'exposer des systèmes qui devaient embrasser l'Univers, et déterminer le rapport des puissances physiques et morales qui lui donnent l'existence, et qui la perpétuent. Les auteurs audacieux de ces théories bizarres n'observaient jamais les détails, ils contemplaient la masse ; mais, au milieu de la plus ténébreuse confusion, on voit encore briller des étincelles. »

« Les premiers philosophes, tels que Thalès, Démocrite, Anaxagore, s'étaient proposé, pour première question, de déterminer la formation du Monde qu'ils habitaient. La permanence des lois de la nature, la variété perpétuelle des objets, devaient d'abord frapper les hommes ; mais quand, à force de discuter sur la formation du Monde, ils eurent été conduits à reconnaître, par raisonnement, une suprême intelligence, l'intelligence de l'homme, dont chacun avait en soi la lumière, parut un sujet digne d'occuper les méditations. »

Socrate et même les sophistes de son tems rendirent la philosophie vulgaire, et, par ce mot de *philosophie*, j'entends l'analyse des pensées et des êtres, et sur-tout l'examen de toutes les notions morales. Mille partis s'offrirent à l'imagination ; cette indépendance de systèmes, la profession ouverte que chacun fit du sien, tandis que tout l'ordre social ne laissait pas de suivre son cours dans une indépendance entière et absolue de cet ordre fictif d'idées, produisirent d'étranges contrastes. A la fin de ce siècle même, et au commencement du siècle qui suivit, on vit, et l'on vit à-la-fois les stoïciens, dont le portique fut le siège, professer la vertu dans toute sa hauteur ; les disciples de Platon, tels que Xénocrate, Polémon, Crantor de Salos, errer dans les bosquets de l'Académie, en livrant leurs esprits aux plus subtiles spéculations et sur l'ame et sur l'intelligence ; Epicure, dans ses jardins, placer le souverain bien dans la seule volupté ; Pinhon, d'Elide, prendre le parti de nier toute chose, parce qu'en rejetant l'erreur, qui ne pouvait le satisfaire, il avait cru rejeter la vérité. »

Après avoir ainsi développé dans le second et le troisième volumes la philosophie des Grecs, elle passe, dans le quatrième, à celle des Romains, qui furent en tout les successeurs, et pour ainsi dire, les continuateurs des Grecs ; ils devaient en cette qualité être inférieurs à ceux qu'ils précédaient, comme c'est, en général, l'usage parmi les continuateurs. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, et ils mirent plus de méthode et moins de passion dans leurs systèmes, et sur-tout plus de clarté dans leur doctrine. « Les philosophes latins qui s'appliquaient alors à connaître et à discuter les opinions des philosophes grecs, réunissaient nécessairement les lumières acquises de leur siècle à celles dont l'antique flambeau s'était comme allumé au sein de la nature. Les opinions et les écrits successifs

des Epicuriens avaient étendu et développé les opinions primitives d'Epicure ; les disciples de Zénon avaient commenté sa doctrine ; les principes de l'Académie avaient dû de nouvelles applications à ceux qui les avaient médités, et Cicéron, en ne rapportant que des opinions connues, nous fournit cependant une foule d'idées nouvelles ; enfin, si les propres écrits des philosophes les plus anciens nous font connaître leurs principes, ceux de Cicéron, en leur prêtant un ensemble qu'ils n'avaient pas, forment un corps tout nouveau de doctrine, et nous en détaillent avec ordre toutes les modifications. »

Il serait trop long de suivre M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* dans ses observations sur les ouvrages d'éloquence, d'histoire, de poésie des romains. Il est difficile de porter un jugement nouveau sur des sujets aussi connus, sur des auteurs dont les beautés et les défauts ont été analysés, étudiés pendant tant de siècles ; mais il est possible de rajeunir ces sujets, ou de les présenter sous un nouvel aspect : *non novis dare lucem, sed vetustis novitatem*. Et c'est ce que l'on trouve sans cesse dans cet ouvrage ; on y voit des aperçus piquans, des comparaisons heureuses, écrites dans un style élégant et pur. Je n'en citerai que ce passage : « Auguste, à son dernier soupir, pria ses amis de battre des mains, comme pour un acteur qui termine son rôle. Et c'est ainsi qu'après quarante-quatre ans de règne, Auguste jugea de sa carrière. S'il y a dans l'espérance d'atteindre à la grandeur, quelque chose qui rehausse toutes les facultés, il ne se trouve rien dans sa possession qui donne quelque chose à la vie. Tels on a vu souvent ces navigateurs aériens s'élever intrépides au milieu d'une foule immense ; ils forment avec elle un tableau qui transporte ; leur majestueuse ascension, les drapeaux dont ils saluent cet espace qu'ils envahissent, tout enchante les spectateurs ; bientôt ils disparaissent ; un point obscur marque leur place, les rions objets de la terre se dérobent à leurs regards ; perdus en de sombres nuages, ils aspirent à la fin de leur course, et le peuple ne songe plus à eux. »

Ce morceau et beaucoup d'autres semblables présentent des images vraies, des expressions piquantes. Il en est ainsi des nombreuses citations que contient cet ouvrage. Je n'ai pas eu le tems d'examiner jusqu'à quel point elles sont différentes des traductions connues, et si elles sont plus exactes ; mais à juger par le style en général, l'auteur doit s'être appliqué à éviter les défauts que l'on remarque dans les traductions anciennes, où l'on rencontre souvent des expressions triviales et étrangères aux mœurs du tems. M<sup>me</sup> Dacier elle-même traduit *puer* par *l'enfant*, et d'Abiancourt en parlant de deux nobles Allebroges, dit *deux gentilshommes du Dauphiné*. Dans la traduction de Wailly, on trouve *deux Savoyards*. Il n'y a guères que trente ans que l'on s'applique à ce genre de travail plus utile peut-être, et non moins difficile qu'un autre, pour le faire avec élégance et fidélité.

Un défaut cependant que je ne puis m'empêcher de reprocher à cet ouvrage, et qui me paraît nuire beaucoup à son agrément, c'est la forme que M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* a adoptée, et l'ordre chronologique qu'elle s'est cru obligée de suivre. Vouloir présenter les progrès des connaissances humaines dans les différens tems de l'histoire, elle a divisé son ouvrage en neuf époques, et chacune en autant de livres, de chapitres qu'il se trouvait alors de peuples connus. Mais cette forme qui conviendrait peut-être à l'examen de la littérature moderne où chaque nation communiquant l'une avec l'autre, participe des lumières de son siècle, n'est point d'accord avec la marche de l'esprit humain chez les anciens. « Là, tous les peuples divisés, étrangers, inconnus même l'un à l'autre, ne se perfectionnant que par eux-mêmes. » Les derniers livres des Hébreux sont moins parfaits que les premiers. Aucun poète chez les Grecs n'a pu surpasser Homère, et quant aux Romains leur littérature ne commence guères que dans le tems où celle des autres finit. M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* fait elle-même cette observation. « Ces événemens contemporains et disparates, dit-elle, n'exerçaient pourtant l'un sur l'autre aucune influence, et leurs acteurs, pour la plupart étrangers l'un à l'autre, étaient l'un à l'autre inconnus. »

Il eût donc été mieux, je pense, d'examiner la littérature de chacun de ces peuples séparément, d'en observer la marche sans couper sans cesse le discours par un passage rapide des Grecs aux Hébreux, des Hébreux aux Romains, aux Scythes, aux Etrusques, et de nouveau aux Hébreux, et fatiguer ainsi la mémoire en divisant l'intérêt. Cette observation me paraît d'autant mieux fondée, que M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* a fait entrer dans son plan les Indiens, les Perses, les Chinois, gens qui ne sont point ordinairement admis dans la *bonne compagnie* des auteurs classiques, sur-tout à des distances aussi rapprochées et sans aucune transition. On n'aime point à quitter un chapitre de Platon pour le *Li-Ki* et le *Chou King*, et sortir d'un temple d'Athènes pour entrer de plein-pied dans une pagode. Ces peuples ne sont pour nous ni anciens, ni



modernes; ils sont étrangers, et nous pourrions les appeler barbares comme faisaient les Grecs et les Romains. Les Chinois sur-tout ne me paraissent pas inspirer beaucoup d'intérêt, à côté des grands modèles de tous les genres que nous a laissés l'antiquité. Ce peuple, enfant et vieillard tout-à-la-fois, vit depuis quatre mille ans dans une disette continuelle des fruits de la terre et des productions du génie; il ne sait qu'augmenter sa population sans agrandir son territoire, et multiplier les mots de sa langue sans les employer à rendre des idées. Confucius ou Confucé est le seul de ses écrivains dont le nom et les écrits soient un peu européens. C'est aussi celui dont M<sup>me</sup> V. de C\*\*\* déploie avec plus de soin la doctrine; et l'intérêt qu'elle répand sur l'examen des autres, empêche de se plaindre de les trouver dans son ouvrage. Ils lui ont fourni une comparaison heureuse entre trois de leurs philosophes les plus célèbres; Zoroastre chez les Perses, Confucius à la Chine, et Pythagore dont les principes étaient en partie fondés sur des traditions indiennes.

« Zoroastre, dit l'auteur, plus près du berceau des Hébreux, et de la source d'où sont parties les lumières primitives du Monde, a rapproché ses théories de celles de Moïse et de celles qu'une tradition éternelle nous a transmises sur les esprits, leur révolte et leur sort divers. Il a rattaché ses dogmes secondaires aux opinions que l'étude des astres et celle de la nature avaient de si bonne heure répandues en Chaldée. Il rendit hommage à l'armée céleste, au feu, à l'eau, créés par Ormusd, et aux créatures excellentes et pures, des purs et excellents *amschas pands*.

« Confucius, plus positif, a cherché à son austère sagesse un appui dans l'histoire véritable ou fictive. Il a toujours apporté des exemples; il a donné ses leçons avec une extrême gravité; il a proposé sa morale et ses règles sévères aux chefs des peuples; il a considéré d'ailleurs les hommes comme des enfans, que l'ordre de leurs supérieurs et les préceptes de leurs pères devaient maintenir dans le devoir.

« Le style des écrits qu'on attribue à Zoroastre ressemble à celui des livres Indous. A force de créer et de signaler, par leurs noms et leurs attributs, les esprits qui accompagnent tous les êtres, il fait un monde fantastique et ténébreux, dont les relations idéales échappent, et les répétitions d'une sombre liturgie tourmentent l'esprit du lecteur.

« Confucius appelle l'histoire, ou plutôt les traits qu'il en tire, au secours de quelques préceptes un peu froids; il fatigue l'imagination par le désordre et le peu d'intérêt de ses citations entassées. Ses ministres, ses rois, et les noms qu'il leur donne, finissent d'ailleurs par nous paraître imaginaires, comme les esprits et les déus de Zoroastre. Pythagore a soutenu la gravité de sa sagesse, des charmes, de l'harmonie et des douceurs du sentiment. Il a parlé, et il n'a point écrit; et la parole de l'homme va toujours droit au cœur de son frère et de son ami.

« Pythagore, disciple de l'Orient, en avait retenu le système primitif des sublimes intelligences, que la mythologie des Grecs avait tout-à-la-fois embelli et défiguré. Il en avait retenu les opinions relatives aux expiations graduées; il avait aperçu des pratiques mystérieuses, que la routine des siècles avait privées de toute espèce de sens; il avait entendu les répétitions régulières que l'Orient prescrivait dans les cérémonies. Il proposa des dogmes difficiles; il fit des réglemens précis, et, composant des symboles et des nombres, il affecta, par imitation, de jeter un voile mystique sur ce qu'il n'avait pas compris. Mais combien d'ailleurs Pythagore sut ajouter de grâces à l'enseignement de la sagesse! La musique dans ses accords, la poésie dans ses accents, la science même dans sa hauteur, dans les vérités qu'elle maîtrise, tout lui en devint l'expression. On peut dire que dans une région où l'esprit semble avoir à parcourir une carrière indépendante de la conduite effective, et de l'emploi uniforme de la vie, Zoroastre mit son application à diriger les opinions des hommes, et à conduire leur imagination entre les légions d'intelligences de tout ordre, parmi lesquelles elle s'égarait. Dans un pays où la soumission filiale était le nœud de la société, Confucius ne songea, dans ses leçons, qu'à régler l'homme et toutes ses actions, selon les lois de la sagesse. Pythagore, qui vivait entre des cités libres, indépendantes et concentrées, tendit à appliquer la sagesse aux relations sociales, à former des vertus publiques, et à faire de la morale un code commun.

Certainement un ouvrage qui renferme de semblables pensées est assez neuf par lui-même pour

n'avoir pas besoin de traiter un sujet qui le soit également; mais il acquiert encore plus de prix, lorsque l'on sait que la personne qui l'a écrit, étrangère à toute intrigue politique, à toute faction littéraire, éloignée même de la capitale, théâtre ordinaire des prétentions, vit retirée auprès d'une famille aimable dont l'attachement lui tient lieu de gloire, et même jusqu'à présent, de tout autre lien. On se plaît alors à lui rendre des hommages qu'elle mérite si bien, qu'elle recherche si peu, et qui seraient dûs à son caractère et à ses talens, s'il était possible de les refuser à ses écrits.

AL\*\*\*\*\* DE L\*\*\*\*\*

## ARTS CHIMIQUES.

Les diverses espèces de potasse et de soude, offrent généralement une si grande disproportion entre le prix courant et la force alcaline de chacun d'eux, que depuis long-temps pour les essayer comparativement, on sentait le besoin d'un procédé prompt, facile, à la portée de tous les acheteurs, et certains dans ses résultats. M. Descroizilles l'ainé avait fait connaître il y a quelques années, un instrument nommé par lui *Alcalimètre*, et qui laissait à désirer quelques perfectionnement dans son exécution seulement. Ce chimiste manufacturier vient enfin d'atteindre le but de ses recherches à cet égard. On trouve actuellement des alcali-mètres de M. Descroizilles, chez M. Chevalier, ingénieur-opticien de S. M. le Roi de Westphalie, tour de l'Horloge du Palais, n° 1<sup>er</sup>, à Paris.

On trouve aussi à cette adresse les Notices du même auteur, sur les alcalis du commerce, et sur l'usage de l'alcali-mètre.

## LIBRAIRIE.

Il doit paraître, dans le courant de juillet, chez le libraire Dentu, la traduction du Voyage en Espagne de *Townsend*; 3 vol. in-8° ornés de planches. Ce Voyage est traduit par M. J. P. Pictet, lequel y a ajouté des notes très-utiles, fruit d'un séjour de plusieurs années dans ce pays.

Le même libraire donnera aussi les Sermons inédits de Bourdaloue, publiés par M. l'abbé Sicard; 1 vol. in-8° et in-12, pour compléter les ouvrages de ce célèbre prédicateur imprimés dans ces deux formats.

## MUSIQUE.

Duo d'*Amour et Mauvaise tête*, chanté par M. et M<sup>me</sup> Paul, musique de Pacini. Prix, 2 fr. 50 cent.

*Polonaise*, chanté par M<sup>me</sup> Rolandeau. Prix, 2 fr. 50 cent.

A Paris, au magasin de musique et d'instrumens de M. Momign, boulevard Poissonnière, n° 20.

Trois *Quatuors* pour deux violons, alto et basse, dédiés à S. A. Eminentissime le prince primat, et composés par J. J. de Momign, auteur du Cours complet d'harmonie et de composition, deux œuvres de quatuors. Prix, 9 fr.

Même adresse que dessus.

Six *petits Airs italiens* de différens caractères, avec accompagnement de piano ou de harpe, dédiés à M. Crescentini son maître, par Isabelle Colbran. Prix, 6 fr.

Même adresse que dessus.

*L'Hermite*, romance, dédiée à M<sup>me</sup> Fanny de Beauharnais, par J. J. Momign. Prix, 1 fr. 50 cent.

Six *quatuors* pour deux violons, alto et basse, par J. B. Viotti, 2<sup>e</sup> livraison. Prix, 9 fr.

A Paris, chez Auguste Leduc et compagnie, rue de Richelieu, n° 78.

## LIVRES DIVERS.

*Histoire des expéditions d'Alexandre*, rédigée sur les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, ses lieutenans; par Flave Arrien de Nicomédie. Traduction nouvelle, augmentée 1<sup>o</sup> de la Revue des historiens d'Alexandre, et de Réflexions sommaires

sur la différence et les conséquences de la tactique des anciens et des modernes; 2<sup>o</sup> d'un complément contenant diverses traductions sur ce conquérant, quelques détails sur sa vie privée; 3<sup>o</sup> d'une carte et plans d'après Danville, La Rocheite, Rennel et Barbié du Bocage, de dessins d'armes, machines, etc.; et de médailles gravées d'après Feckhel, Vinckelman, Leblond, Cousinier, Fauvel, Barthelemy et Visconti, par P. Chaussard.

3 vol. in-8°. et atlas. Prix: 24 fr. et 36 fr. franc de port. Paris, chez Bachelier, libraire, quai des Augustins; Magimel, libraire, rue de Thionville, n° 9. — 1808.

On trouve chez les mêmes libraire: le Voyage dans l'Inde, du major Taylor, traduit par De-grandpré, 2 vol. in-8°. carte. 10 fr., et 13 fr. franc de port.

*Catalogue systématique et raisonné de la nouvelle littérature française*, ou Résumé général des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, gravures, et œuvres de musique, qui ont été publiés en France dans le cours de l'an 1807.

Prix, 75 cent. franc de port.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue des Serruriers, n° 3.

Ce Catalogue fait suite à ceux publiés depuis neuf ans; il forme la table des matières de la 10<sup>e</sup> année du *Journal général de la littérature de France*, ou indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, gravures et œuvres de musique publiés en France dans le courant de l'année 1807.

## SPECTACLES.

*Académie Impériale de Musique*. Aujourd'hui, Relâche. — Dardanus, et Héro et Léandre.

*Théâtre Français*. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui.

*Théâtre de l'Impératrice*, à l'Odéon, faubourg Saint-Germain. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Etourdie, et les Conjectures.

*Théâtre de l'Opéra-Comique*. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, M<sup>lle</sup> de Guise, et le Roi et le Fermier.

*Théâtre du Vaudeville*, rue de Chartres. Aujourd'hui, Colombine Mannequin, Poisson chez Colbert, et une Journée chez Bancelin.

*Théâtre de la Gaîté*, boulevard du Temple. Aujourd'hui, au Théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes, la 19<sup>e</sup> repr. de l'Ange tutélaire, mélodrame en trois actes, préc. de M. et M<sup>me</sup> Denis, ou Souvénéz-vous-en, vaud.

*Ambigu-Comique*, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la 10<sup>e</sup> repr. de Clara, et les Amans absens.

*Cirque Olympique* de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices, et l'Equitomanie.

*Panorama*. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3<sup>e</sup> rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon*, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

*Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre*, rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

*Tivoli, Chaussée-d'Antin, rue Saint-Lazare*. Aujourd'hui, Divert. champêtre. — A 4 heures, Jeux, Courses sur l'eau, Opticographie de M. Gadbois, Spectacle de M. Olivier; exercices de MM. Forioso, Porte, Languemare père et fils, et M<sup>mo</sup> Forioso sœur; vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Le jardin est ouvert tous les jours depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Il y a un bon restaurateur. — Prix d'entrée, 1 fr.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n° 6.